

© 2018

Centre de Traduction Littéraire

Université de Lausanne

Anthropole

CH-1015 Lausanne

www.unil.ch/ctl

ISBN 2-88357-064-7

Couverture : Oxyde

Correction : Mathilde Meyer

Éditrice responsable de la collection : Irene Weber Henking

Impression : OS Druck Schurter & Co., CH-8193 Eglisau

Cet ouvrage a reçu le soutien financier de l'Université de Lausanne
et de la Ville de Lausanne.

• • • • •
L a u s a n n e • •

The logo for the University of Lausanne, featuring the word 'Unil' in a stylized, cursive script.

UNIL | Université de Lausanne

Centre de traduction
littéraire Lausanne (CTL)

FÉMIN|IN|VISIBLE

Women authors of the
Enlightenment

Übersetzen, schreiben,
vermitteln

Angela Sanmann
Martine Hennard Dutheil de la Rochère
& Valérie Cossy (éds.)

Centre de Traduction Littéraire de Lausanne

Tolérance et louvoisement selon Isabelle de Charrière :

Traduire Elizabeth Inchbald au village quand on est femme des Lumières

VALÉRIE COSSY

Abstract

This paper interrogates the role translation could play in enabling women to address problematic customs and taboo issues specifically relevant to women and yet ignored as matters of human rights and human justice. This article focuses specifically on the translation of Elizabeth Inchbald's novel *Nature and Art* (1796) by Isabelle de Charrière and her pupil in the village of Colombier, Isabelle de Géliou, in the local context of the heated debates raised by the two pregnancies of Charrière's servant Henriette Monachon. This article contends that, in this particular case, the invisibility of translation understood as a mere teaching exercise enabled Charrière to create a space where she and the young Géliou could consider the plight of single mothers within terms specific to the Enlightenment and relevant to women, while such a debate had simply no chance of being heard in public.

La traduction du roman d'Elizabeth Inchbald, *Nature and Art* (1796), par Isabelle de Charrière (1740–1805) et Isabelle de Géliou (1779–1834) est révélatrice du potentiel subversif voire féministe de l'acte traducteur. Au sein d'un contexte patriarcal traditionnel, la traduction s'avère une entreprise littéraire autorisée aux femmes car dotée de vertus pédagogiques, alors

que, dans le même temps, certains enjeux de société abordés par le texte traduit relevaient du scandale dans l'espace social, ou carrément du tabou. La traduction à Colombier de *Nature and Art* illustre comment Isabelle de Charrière est parvenue à contourner la censure des mentalités pour évoquer auprès de celle qui est alors son élève les préjugés sexistes du monde ancien tout en inscrivant le sort des mères célibataires dans le contexte philosophique des Lumières, ce qui est le sens du roman en anglais d'Elizabeth Inchbald consacré à Hanna Primrose. Cet article porte donc sur la manière dont la traduction peut permettre à des femmes d'aborder un débat de société, alors même que la réception des Lumières au XIX^e et au XX^e siècle a rendu généralement invisibles les enjeux de justice propres à la vie des mères et des enfants tels que soulevés de manière romanesque par Inchbald et de manière concrète par la servante d'Isabelle de Charrière, Henriette Monachon, au village de Colombier.

Le roman d'Inchbald avait été publié en anglais au début de l'année 1796 sous le titre *Nature and Art*. Comme j'avais eu l'occasion de l'exposer (Cossy 1996), sa parution avait été marquée par les difficultés rencontrées par William Godwin et ses proches – dont Elizabeth Inchbald – qualifiés par la presse conservatrice de « *jacobin* » dans le cadre des affrontements suscités en Angleterre par la Révolution française au sein d'une opinion rendue inquiète par l'ébranlement possible des fondements aristocratiques de l'organisation sociale (Kelly 1976). Rédigé dès 1793, alors intitulé *A Satire Upon the Times*, le texte d'Inchbald avait subi purgatoire et révisions tactiques avant de paraître finalement sous le titre *Nature and Art* au début de l'année 1796 (Cossy 1996 : 74–76). Signe de la notoriété d'Inchbald, il fait alors immédiatement

l'objet de trois traductions en français : l'une sous la forme d'un *digest* dans le numéro du 2 juin 1796 de la *Bibliothèque Britannique* de Genève, la seconde, au début de l'année suivante, publiée en deux volumes par Paschoud, également à Genève, sous la plume de Jacques-Marie Deschamps et, enfin, celle d'Isabelle de Charrière et Isabelle de Géliou qui paraît entre avril et mai 1797 sous le titre suivant : « *La Nature et l'Art*, Roman, par Mistriss Inchbald, *auteur de Simple Histoire*; nouvelle traduction, par Mlle de G*** et Mme de C*** » (Charrière : VIII, 505–604).

La rapidité avec laquelle le texte est traduit est révélatrice de l'importance du roman anglais sur le marché du livre francophone durant tout le XVIII^e siècle et, dans ce cas précis, la diffusion de *Nature and Art* est indissociable de la célébrité d'Elizabeth Inchbald, non seulement en tant qu'auteur d'un autre roman mais aussi comme actrice, dramaturge et proche de Godwin¹. Rebondissant sur sa notoriété, la *Bibliothèque Britannique* lui consacre une notice biographique de plusieurs pages dans le volume de juin 1797 : en plus d'être une femme de lettres, Inchbald était bel et bien un personnage public, dont la visibilité était tout à fait exceptionnelle.

Lorsque j'avais étudié une première fois la traduction effectuée par le périodique genevois en la comparant à celle d'Isabelle de Charrière et Isabelle de Géliou, j'avais été amenée à constater le contraste entre le potentiel égalitaire et ré-

1 À ce propos, voir, par exemple, les propos de Claude de Narbonne-Pelet de Salgas adressés à Isabelle de Charrière en avril 1797 : « L'auteur, Mrs Inchbald, est, dit-on, remariée à M. Godwin. C'est tout ce que j'en sais. Elle a été actrice, effectivement et, outre ses deux romans, elle a composé quelques pièces de théâtre qui ont été jouées avec succès » (Charrière : V, 301).

volutionnaire de l'original tel que pris en compte par les traductrices neuchâteloises et, d'autre part, la version abrégée, édifiante et conservatrice du texte, telle que produite par le périodique genevois, au sein duquel la fiction était censée répondre exclusivement à des critères de littérature édifiante à l'usage des femmes (Cossy 2006 : 66–68). Apparaissant toujours sous forme d'extraits ou de *digests*, les traductions de romans anglais par la *Bibliothèque Britannique* étaient explicitement destinées à un lectorat féminin, supposé ne pas s'intéresser aux autres matières – scientifiques ou philosophiques – traduites et publiées par le périodique. Le but assigné au roman anglais au sein de la *Bibliothèque Britannique* se bornait à fournir, selon les termes de Charles Pictet de Rochemont, « une lecture choisie que les mères et les filles peuvent faire en commun » (Pictet de Rochemont 1816 : 6). Une vision à ce point paternaliste du genre romanesque, censé s'adapter à un lectorat spécifiquement féminin, impliquait de la part des éditeurs et des traductrices recrutées au sein de la famille Pictet (E. Pictet 1892 : 63) des coups de ciseaux bien placés et une sélection d'extraits susceptible d'aligner le texte original en fonction d'une visée exclusivement édifiante. C'est ainsi que le roman d'Inchbald, au lieu d'exposer l'injustice de l'ordre social, en venait à prendre l'allure d'un *cautionary tale*, au sein duquel le récit de la fille-mère devenait une mise en garde adressée aux lectrices. Dans la *Bibliothèque Britannique*, la condition d'Hanna Primrose s'explique en fonction de la morale individuelle et de la bonne conduite à respecter pour ne pas finir comme elle. Mais la mise en récit choisie par Inchbald, à laquelle l'auteur des *Lettres neuchâteloises* (1784) et de *Trois femmes* (1795–98) était forcément sensible, est à comprendre en termes politiques et collectifs,

ou sociologiques : roman *jacobin* ou godwinien, en effet, *Nature and Art*, même édulcoré pour cause de censure, dénonce le sort subi par Hanna Primrose – et sa condamnation finale aux assises – en tant qu’il résulte d’usages et de pratiques arbitraires, contraires à la raison et aggravés par des préjugés de rang et de sexe. Cette première étude des traductions de *Nature and Art* par le tandem Charrière-Géliou et par la *Bibliothèque Britannique* m’avait permis, en 1996, de cartographier les options idéologiques en présence en Suisse romande : progressisme utilitariste paternaliste ou phallocentrique d’un côté, critique sociale et même féministe avant la lettre, de l’autre.

Mais ce que je n’avais pas vu, tant était grande la résistance à toute analyse biographique, que j’avais moi-même intériorisée, est la manière dont cette traduction s’insère dans la vie d’Isabelle de Charrière. Lorsqu’on est attentif à la complexité de sa correspondance – au lieu de la lire en la subordonnant à l’œuvre littéraire –, il apparaît que *La Nature et l’Art* est imbriqué dans la réalité quotidienne qu’elle était en train d’affronter concrètement à Colombier pour résister aux effets des préjugés tels qu’ils se manifestaient en 1796. Toute féministe que j’étais, j’avais réussi à ignorer que lorsqu’Isabelle de Charrière découvre *Nature and Art*, une mère célibataire en chair et en os, ostracisée par l’ensemble de la communauté villageoise de Colombier, est présente dans la maison du Pontet. Henriette Monachon est peut-être même assise tout près de Charrière, car sa chambre est devenue leur ultime refuge à toutes les deux comme en témoigne une lettre qu’elle écrit à son amie Caroline de Sandoz-Rollin le 7 décembre 1796 :

Mais ce qui est simple aussi, c'est que j'espère fort peu des autres, me renferme en moi-même ... Il m'arrive d'être seule une heure ou deux à travailler près d'Henriette sans que l'une ni l'autre nous n'ouvrons la bouche ... (Charrière : V, 275)

Non seulement la jeune chercheuse que j'étais n'avait pas fait de lien entre « l'affaire Monachon » et la traduction du roman d'Elizabeth Inchbald en maintenant « anecdotes » biographiques et éléments d'analyse rigoureusement séparés les unes des autres, mais les biographies à disposition, celles de C. P. Courtney (1993) et Raymond Trousson (1994) étaient marquées par des mises en récit androcentriques qui reléguaient l'épisode de la défense d'Henriette Monachon par Isabelle de Charrière aux marges de sa destinée d'écrivain, quand elles ne le réduisaient pas à un événement comique – « une tempête dans un verre d'eau » (Trousson : 289) – ou à une péripétie dont le seul mérite aurait été d'inspirer un personnage de roman (Courtney : 473).

En étudiant *La Nature et l'Art* aujourd'hui, je constate qu'il faut, au contraire, considérer la genèse de cette traduction dans le contexte de l'histoire des femmes au temps des Lumières : produire une nouvelle traduction de *Nature and Art* non seulement ne répond à aucune nécessité éditoriale mais relève, au fond, de la volonté d'Isabelle de Charrière d'inscrire aux yeux d'Isabelle de Géliou l'injustice faite aux mères célibataires et à leurs enfants dans le mouvement de contestation des Lumières, au moment-même où les préjugés de sexe étaient en train de déployer à Colombier leurs effets les plus délétères. Traduire *Nature and Art* à ce moment précis permet à Isabelle de Charrière d'évoquer librement le sort réservé à Henriette Monachon et ses enfants auprès d'Isabelle

de Géliou, alors qu'un tel sujet – s'il avait été dit qu'elle l'abordait ouvertement avec sa jeune élève – aurait dû faire des concessions à la morale dictée par la coutume, c'est-à-dire au tabou ou à la condamnation pure et simple.

Or, comme l'a montré Carla Hesse, l'incompatibilité entre les grands sentiments et les grands principes dictés par la littérature et, d'autre part, l'expérience des femmes n'appartenant pas au beau monde intéresse profondément Isabelle de Charrière, d'un point de vue moral et philosophique : y a-t-il plusieurs façons de voir le monde ? y a-t-il plusieurs façons d'aimer et d'être aimé(e) ? y a-t-il plusieurs façons de déterminer ce qui est bien ou ce qui est mal ? telles sont les questions inlassablement soulevées tout au long de son œuvre romanesque. En ce sens, Charrière se sent spontanément en accord avec William Godwin, dont elle a lu le roman en anglais en même temps que *Nature and Art* (Charrière : V, 303) : roman dont le titre principal est *Les choses comme elles sont* et qui illustre le rapport à la vérité et à la justice du valet, Caleb Williams, tel qu'il diffère de celui de son maître, Falkland (Cossy 2004). Avant et après Henriette Monachon, Charrière a elle-même donné la parole à Julianne dans les *Lettres neuchâteloises*, à Joséphine dans *Trois femmes*, et même à Thérèse Levasseur dans un pamphlet de 1789 (Charrière : X, 173–176), c'est-à-dire à des personnages de femmes populaires, irréductibles perturbatrices d'une pensée aveuglément dominante. Il faut ajouter, en outre, que si Charrière est bien décidée à ne pas polémiquer sur « Sophie ou la femme » quand elle dresse son « Éloge » de Rousseau en 1790 (Cossy 2012), l'abandon par lui de ses enfants demeure néanmoins l'unique faute qu'elle se fait un devoir de lui reprocher, alors même qu'elle se range du côté de ses défenseurs :

C'est [la pauvreté], avec sa sœur la honte, qui ont causé la plus grande faute qu'on reproche à Rousseau. Il a perdu ses enfants. Pourquoi ? Était-ce les perdre, les abandonner, les livrer à un sort malheureux, que de les confier à la religion et à la patrie ? Il a perdu ses enfants : en vain il s'étourdit sur cette perte, et j'entends mal ses regrets et ses faibles excuses, s'il n'est mort victime d'un si cruel souvenir. (Charrière : X, 209)

Pour Isabelle de Charrière ni la patrie ni la religion ne sauraient se substituer aux soins dus par un parent (ou autre adulte aimant) à son enfant, de tels soins étant seuls capables, à ses yeux, de produire cette transmission par l'affection, constitutive de l'éducation et du lien social, ainsi qu'on peut le lire dans des romans comme les *Lettres écrites de Lausanne* (Bérenquier 2006) ou *Sir Walter Finch et son fils William*. C'est dire si elle accordait de l'importance au sujet, ce qui explique, notamment, les mesures inédites adoptées par elle vis-à-vis des enfants d'Henriette pour que ceux-ci prennent leur place au village en grandissant près de leur mère : « Il est au village, sa mère le va voir tous les jours », explique-t-elle à Benjamin Constant le 13 mai 1792 à propos de Prosper Monachon qui vient de naître (Charrière : III, 363). Ce choix alors exceptionnel correspond parfaitement à la dynamique réformatrice qui anime la pensée et l'action d'Isabelle de Charrière pour tenter de concrétiser le progrès en y associant les gens ordinaires, tels les habitants de Colombier, dont elle redoute les réactions mais qu'elle ne désespère pas de voir évoluer sur la question. Le 14 avril, dans une lettre à Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres, elle raconte l'insertion du « bâtard » dans la communauté villageoise tout en suggérant la lourdeur du climat social :

Aujourd'hui, en dépit des méchants, des prudes, des sots, des incléments, je fais baptiser un enfant dont le père est inconnu à moi-même et je reprends sa mère, cette femme de chambre que vous vîtes rire de si bon cœur avant qu'on l'eût rendue malheureuse. C'est le 14^{ème} jour depuis que je ne l'ai vue, c'est le 13^{ème} depuis que son enfant est né. Elle n'a pas voulu attendre plus longtemps à revenir auprès de sa maîtresse, qui est aujourd'hui sa seule parente, sa seule amie. Le petit garçon, plus robuste qu'aucun enfant de 13 jours, continuera à être élevé sans nourrice et sera vu tous les jours de sa mère car nous le mettons tout uniment chez une femme du village. (Charrière : III, 355)

Chambrier d'Oleyres, alors ambassadeur à Turin pour la Prusse, est un correspondant sensible à la démarche non seulement personnelle mais aussi philosophique et publique qui dicte les choix de Charrière. Faisant appel à leur complicité intellectuelle, elle conclut sa lettre en évoquant leur conscience commune de la difficulté à réformer les mœurs :

Si vous n'étiez qu'un homme diplomatique, si vous n'étiez que l'homme de vos fonctions, combien ne vous devrais-je pas d'excuses de vous avoir entretenu dans mon attendrissement de niaiseries pareilles ? Mais je connais votre cœur, Monsieur, et j'ose dire que je sais vous apprécier. C'est pour cela que je vous estime, vous honore, et vous suis sincèrement attachée. (*Ibid.*)

Auprès de Chambrier, Charrière peut clairement désigner les conventions et dénominations en vigueur dans l'espace social – des « niaiseries pareilles » – comme incompatibles avec les catégories universelles et sensibles des Lumières, qui jamais n'ont été appliquées à Henriette. Comme certaines de ses lettres et le roman d'Inchbald en rendent conscients les lecteurs, le traitement dont Henriette et son enfant font l'objet en 1792 ne relève ni de l'humanité ni de la justice mais

est exclusivement déterminé par le préjugé et la coutume, c'est-à-dire par tout ce que les Lumières sont censées combattre. Au cœur de Colombier et de la vie ordinaire, l'épisode expose au grand jour double morale sexuelle et injustice de classe : le père inconnu du premier enfant d'Henriette tout comme Jean-Jacques Racine (père du second) ne seront jamais inquiétés par la justice et, d'autre part, on ne traite pas du tout sur un même pied les enfants naturels de la servante Henriette Monachon ou ceux de la comtesse de Dönhoff (alors en résidence à Neuchâtel), qui avaient l'avantage d'avoir pour père le roi de Prusse. Alors qu'Henriette est comme légitimement livrée aux insultes du plus grand nombre, le beau monde neuchâtelois allait rendre ses hommages à la comtesse.

Lorsqu'Henriette, en 1796, se trouve enceinte pour la seconde fois, les esprits se déchaînent avec une vigueur accrue par ce qui est perçu comme une récidive. Isabelle de Charrière doit alors non seulement déchanter sur le potentiel réformateur des qualités maternelles de sa servante auprès du public de Colombier, mais on comprend qu'elle veuille aborder le sujet avec la jeune fille qui, entretemps, est devenue son élève, Isabelle de Géliou. C'est dans ce contexte précis qu'intervient leur traduction à quatre mains, sûr moyen de dépasser les polémiques et les insultes qui faisaient rage au village pour évoquer les enjeux sociaux et moraux de l'événement. Traduire *Nature and Art* avec Isabelle de Géliou (alors âgée de dix-sept ans) signifie s'autoriser à aborder en termes philosophiques un sujet de femmes, alors que tout récit de fille séduite ou de fille-mère est exclusivement synonyme, dans le monde social concret, de scandale et de mise en accusation permanente de la coupable, abandonnée en pâture aux insultes publiques. Ainsi, l'invisibilité de l'acte traduc-

teur est-il à considérer, dans ce cas précis, comme rendant possible l'aménagement d'un espace de parole pour évoquer un enjeu de justice que l'opinion publique ignore en tant que tel. Dans le cadre de *La Nature et l'Art* par Mlle de G*** et Mme de C***, l'invisibilité de la traduction correspond à une arme fournie par la pédagogie féminine – Isabelle de Charrière apprenait officiellement l'anglais à Isabelle de Géliou – pour déployer en tant que femmes et sur un sujet de femmes une pensée critique compatible avec l'esprit des Lumières, alors qu'une telle pensée n'avait aucune possibilité d'être exposée au grand jour.

La correspondance entre Isabelle de Charrière et Isabelle de Géliou est avare en détails sur l'affaire Monachon et, sans le roman d'Inchbald qui les lie, on pourrait penser que la dame du Pontet a tout simplement évité le sujet avec la jeune fille. Mais, lorsqu'on inscrit leur traduction de *Nature and Art* dans la complexité des événements vécus, un billet qu'elle lui adresse au sujet de sa mère permet de deviner, au contraire, l'importance et la singularité de la complicité développée par l'enseignante et son élève au fil de leur traduction face au consensus moral de la communauté villageoise. Ainsi Charrière peut-elle faire part à Géliou de son inquiétude à la perspective de rencontrer Mme de Géliou, causée par « la crainte qu'elle n'ait quelque chose de fâcheux ou d'embarrassant à me dire touchant Henriette » : « s'il est question de bon ordre, de paix, de sauver à R[acine] des frais, de la peine, Dieu sait quoi, ou à la société du scandale, je demande grâce. Qu'on se tire d'affaire sans moi », lui confie-t-elle (Charrière : V, 274).

Or, si les parents d'Isabelle de Géliou étaient vraisemblablement heureux d'avoir trouvé en Isabelle de Charrière une pédagogue à la hauteur de leur brillantissime fille assoif-

fée de connaissance, ils n'en devaient pas moins composer avec les traditions et l'opinion publique, ce d'autant plus que le père était tenu, en tant que pasteur, de relayer la morale conventionnelle et la position du Conseil d'État qui, en date du 26 septembre 1796, avait condamné Henriette à être ostracisée pendant douze mois à compter de décembre (Godet 1973 : II, 252, n. 1). Comme Isabelle de Charrière, les Géliou devaient louvoyer, mais ils étaient beaucoup moins libres qu'elle de le faire car inscrits de fait dans les habitudes et les institutions locales, tandis que la « dame du Pontet », née van Tuyll van Serooskerken en Hollande, avait bel et bien un statut de marginale. Il lui arrivait, certes, de subir l'isolement que suppose un tel statut, mais elle savait aussi tirer profit de la liberté de penser et d'écrire qu'il lui conférait. Son ami Claude de Narbonne-Pelet de Salgas résume, dans une lettre d'avril 1797, ce que pouvait être l'impact, mêlé de confiance et de crainte, suscité par Isabelle de Charrière autour d'elle :

L'on a commencé l'impression de votre traduction d'*Art & Nature*. J'en suis charmé, et je la lirai sûrement avec un intérêt que celle qui existe déjà et l'original même ne m'auraient pas inspiré. [...] Madame, vous êtes une bien aimable, bien extraordinaire et quelquefois une bien terrible Dame. Malgré cela vous serez toujours la Dame de mes pensées. (Charrière : V, 301)

Quant au préjugé que doivent affronter les progressistes partageant, comme Narbonne-Pelet, les opinions de Charrière, on peut s'en faire une idée à partir d'une lettre citée par Philippe Godet², révélatrice de ce sens commun qu'elle avait pour but

2 Sa monographie consacrée tout entière à Isabelle de Charrière en 1906 cite de nombreux documents privés, auxquels a eu accès

d'infléchir. Rédigée par Charlotte Chaillet, elle aussi fille de pasteur, cette lettre date de plusieurs années après les faits habituellement relevés dans les biographies récentes. Elle illustre à quel point la question est restée vive longtemps après la naissance du deuxième enfant d'Henriette, tandis que la véhémence de son propos nous rappelle que le fait de société abordé par Charrière et Géliou grâce à la traduction ne saurait être rationalisé dans l'espace public. Cette lettre nous rappelle, au fond, le courage ordinaire d'Isabelle de Charrière. Lorsque Charlotte Chaillet apprend qu'Henriette Monachon a rencontré un homme disposé à l'épouser en toute connaissance de cause avec ses deux enfants, elle écrit à Isabelle de Géliou, co-traductrice de *Nature and Art* et comme elle fille de pasteur :

Et puis, la grande nouvelle de là-bas ! Quoi, la Monachon mariée ! Seigneur, quelle abomination ! J'espère et me flatte que Dieu dans sa justice lui aura fait rencontré un bourru et un brutal fieffé qui la roue de coups une fois par mois et la batte tous les jours. Je suis indignée qu'une telle intrigante, catin, canaille et le reste, trouve à se placer ailleurs que dans un fumier ... (Godet 1973 : II, 330, n. 3)

La charité chrétienne ne concerne donc pas les mères célibataires. En Suisse et en Europe au XVIII^e siècle, il est même de bon ton de jeter des pierres à la femme adultère, c'est ce que nous dit cette lettre. Godet évoque ironiquement des « lignes dépourvues d'aménité ». Aujourd'hui, ces propos de Charlotte Chaillet, qui s'exprime au cœur même de la bien-pensance de

Godet dans la région de Neuchâtel. Il a été un chaînon essentiel dans la transmission de l'œuvre, raison pour laquelle son livre demeure une référence incontournable.

son temps, nous rappellent la brutalité et la honte sociale telles qu'elles déterminaient de manière fondamentale et inévitable l'injustice faite aux femmes du peuple en les maintenant à l'écart de l'humanité des Lumières, selon un préjugé biblique et patriarcal ancien, objet d'un consensus apparemment inamovible³.

Auprès de ses *happy few*, Isabelle de Charrière évoque bien sûr l'événement sur un autre ton. Dès que les choses se précisent, elle fait part de son soulagement à Caroline de Sandoz-Rollin (Charrière : VI, 173) de même qu'à son ami et traducteur en allemand Ludwig Ferdinand Huber⁴ : « Henriette Monachon se marie et, à vue de pays, elle fait bien. » (Charrière : VI, 176) En outre, l'écrivaine qui a trouvé les mots pour faire parler Julianne et Joséphine dans son œuvre romanesque souligne les implications matérielles du changement de statut de sa servante :

Je ne puis croire que l'hymen réalisé l'ait aussitôt endormie, mais, si elle a dormi, elle s'est réveillée *chez elle*. *Chez elle* est quelque chose. C'est pour la première fois depuis qu'elle est au monde. Ce plaisir a plus de réalité que la liberté reconquise, du moins chez une nation qui n'était pas esclave.

3 Annie Ernaux illustre la pérennité de cette misogynie de classe lorsqu'elle témoigne, dans *L'événement*, de la solitude et de l'humiliation réservées aux femmes populaires enceintes ou avortées au XX^e siècle : cf. *L'événement*, Paris, Gallimard, « folio », 2001 [2000], pp. 106–108.

4 Huber a joué un rôle important dans la diffusion « européenne » des textes de Charrière qui, parfois, étaient publiés en allemand avant même leur parution en français : cf. Monique Moser-Verrey, « Enjeux esthétiques de la collaboration d'Isabelle de Charrière avec L. F. Huber », in Vincent Giroud & Janet Whatley (eds.), *Isabelle de Charrière, Proceedings of the International Conference Held at Yale University in April 2002*, New Haven, Yale University Library, 2004, pp. 69–86.

Elle place son lit, sa table, ses chaises comme elle l'entend.
(Charrière : VI, 189)

Rousseauiste, Charrière partage une conception de l'individu humain, femme ou homme, définie par la liberté et l'égalité. Alors que l'héroïne d'Elizabeth Inchbald finit de manière tragique condamnée par un tribunal, elle-même avait réussi, dans la vraie vie, à garantir à Henriette une inscription sociale et, par conséquent, un avenir pour ses enfants. Dans son œuvre romanesque comme dans la vie, les individus ont tous et toutes pour vocation d'être des agents et non des objets de leur destinée, vocation humaine que les < choses > ou circonstances de la vie collective, certes, ne rendent pas également accessibles à tous. Mais la fin close des tragédies ne correspond ni aux choix littéraires ni à la vision politique réformiste et raisonnablement optimiste de Charrière.

Si j'ai passé quelque temps sur ce qui peut apparaître, selon une perspective formaliste, comme le contexte biographique de la traduction, c'est parce que ce contexte non seulement a servi de déclencheur à la décision de traduire mais aussi parce que le texte traduit est véritablement engagé dans le monde social des traductrices. En conclusion, à travers la juxtaposition d'extraits, j'aimerais rappeler trois choses que la traduction de *Nature and Art* à Colombier par Isabelle de Charrière et Isabelle de Géliou nous enseigne : premièrement, relire le roman d'Inchbald dans le contexte de la correspondance nous indique qu'il est impératif de considérer l'écriture en tant qu'elle est imbriquée dans l'expérience vécue ; deuxièmement, lire *Nature and Art* aux côtés des lettres et des romans de Charrière nous rappelle que la littérature d'imagination participe pleinement aux débats postrévolutionnaires, en illustrant afin de l'imposer auprès des lecteurs

une définition universelle et égalitaire de l'humanité ; enfin et troisièmement, la traduction ne sert pas seulement, comme on pourrait s'y attendre, à l'apprentissage des langues et à l'amélioration du style (dont il est certes question dans les lettres échangées entre les deux Isabelle), mais la traduction s'avère un outil pédagogique permettant à Charrière d'exposer son élève aux valeurs philosophiques des Lumières par rapport aux réalités de son propre environnement.

Alors que les propos tenus dans l'espace social déshumanisent Henriette Monachon, Charrière, dans ses lettres, se compare à sa servante, soulignant, de manière godwinienne ou rousseauiste le hasard des circonstances qui les sépare et la commune humanité qui les lie en profondeur : « J'ai une grande indulgence pour les défauts d'Henriette Monachon [...] parce qu'elle me ressemble dans toutes ces choses-là », observe-t-elle (Charrière : III, 329). Avec *Nature and Art*, Charrière expose Géliou à un roman qui humanise le personnage de la fille-mère, non pas par des démonstrations philosophiques mais en la dotant, d'un point de vue narratif, d'une vie intérieure, comme dans ce passage où l'on voit Hanna déchiffrer la lettre de rupture de son amant :

To have beheld the illiterate Hannah try for two weeks, day and night, to find out the exact words of this letter, it would have struck the spectator with amazement to have understood the right, the delicate, the nicely proper sensations with which she was affected by every sentence it contained. (Inchbald : I, 162)

Quiconque aurait vu la simple, l'ignorante Hanna étudier cette lettre jour et nuit pendant plusieurs jours aurait été surpris s'il avait pu démêler les sensations qu'elle éprouva après l'avoir lue. Rien de si juste que l'appréciation qu'elle fit de toutes les expressions de William. (Charrière : VIII, 550)

Charrière a été sensible à la façon dont Inchbald dote le personnage de profondeur émotionnelle au point de confier à Géliu, un jour d'avril 1797 : « Je n'en ai pas dormi de Hanna » (Charrière : V, 298). Sa propre patte littéraire et intellectuelle transparait néanmoins dans la manière dont le texte français évite le registre sentimental à connotation féminine de l'original (*the right, the delicate, the nicely proper sensations*) pour ne garder qu'une dénomination universelle au potentiel épïcène : « les sensations » et « rien de si juste ».

Quant à l'appel au lecteur, il constitue une véritable leçon en égalité. Il entre en écho avec les conceptions esthétiques de la romancière en explicitant, aux yeux de la jeune Géliu, le sens qu'elle-même donne aux Lumières :

But you, unprejudiced reader, whose liberal observations are not confined to stations, but who consider all mankind alike deserving your investigation ; who believe that there exists in some, knowledge without the advantage of instruction; refinement of sentiment independent of elegant society ; honourable pride of heart without dignity of blood; and genius destitute of art to render it conspicuous – *You* will, perhaps, venture to read on; in hopes that the remainder of this story may deserve your attention, just as the wild herb of the forest, equally with the cultivated plant in the garden, claims the attention of the botanist. (Inchbald : I, 139)

Mais vous qui, exempts de préjugés, étendez vos observations sur tous les hommes et tous les états ; vous qui avez remarqué des lumières que de savantes instructions n'ont point données, des sentiments délicats qu'une société élégante n'a point inspirés, de l'élévation d'âme, dont une naissance illustre ne fit pas une sorte de devoir ; vous qui avez reconnu le génie, lors même que l'art ne l'avait pas développé, et ne le paraît point ! – peut-être continuerez-vous à lire, dans l'espérance que le reste de cette histoire pourra mériter votre attention ; comme les herbes sauvages des

bois méritent les regards du botaniste, aussi bien que les fleurs cultivées des jardins. (Charrière : VIII, 545)

Si Charrière a vraisemblablement apprécié l'analogie botanique de la fin, sa touche personnelle transparait ici dans la manière dont le passage évite de traduire « *mankind* » par « humanité ». Celle qui confiait à Benjamin Constant ne pas aimer « les mots collectifs » ou les « idées généralisées » (Charrière : IV, 219–20) s'est toujours efforcée d'indiquer la diversité et de suggérer le groupe en tant qu'addition d'individualités concrètes plutôt que comme un tout abstrait, ce qui nous donne ici : « tous les hommes et tous les états ».

Dans le roman d'Elizabeth Inchbald comme dans ceux d'Isabelle de Charrière, l'égalité humaine est une valeur fondamentale, qui va non seulement informer l'attitude des lecteurs vis-à-vis des personnages mais qu'ils doivent apprendre à mettre en œuvre par rapport à des êtres humains dans la vie réelle. Ainsi est-il émouvant mais aussi philosophiquement pertinent de constater que la description des bébés relève de la même attention sensible que ce soit quand Charrière raconte la naissance de Prosper ou lorsque sont décrites les naissances des bébés de Joséphine et de la comtesse émigrée dans *Trois femmes*. Sous sa plume, les nouveau-nés illustrent explicitement et concrètement une égalité humaine fondamentale : tous les bébés se ressemblent et tous sont égaux et innocents au jour de leur naissance. L'amie d'Henriette venue rendre visite à l'accouchée « n'a entendu parler ni de justicier ni de père, elle a seulement vu et tenu un gros garçon qui boit et crie et regarde et fait d'autres choses comme s'il était là depuis du temps » (Charrière : III, 350). Et, dans le monde sens dessus dessous de l'émigration, le bébé de la servante ne saurait être distingué de celui de la comtesse auprès duquel il a

été déposé sans qu'on ne puisse plus savoir lequel est à qui. Comme le constate Constance la narratrice : « ils entrent tous deux dans le monde de front, et sans qu'on puisse même placer l'un à gauche et l'autre à droite. Jamais il n'y eut d'égalité pareille, malgré ce que bien des gens appellent une grande inégalité » (Charrière : IX, 112–113).

Nature and Art avait de quoi retenir l'attention de Charrière parce qu'au cœur-même du scandale et du risque d'infanticide évoqués par le roman, Inchbald s'appuie comme elle sur le nouveau-né pour illustrer une égalité concrète entre tous les êtres humains. Cette leçon des Lumières est transmise par le roman au moment même où le personnage d'Henri découvre et prend dans ses bras le bébé d'Hanna abandonné dans les bois :

si ce pauvre enfant était né de [lord Bendham], tout le village et toute la contrée seraient en réjouissance. N'est-il pas bizarre qu'une créature humaine, naissant au monde, soit regardée comme un opprobre ou comme une bénédiction uniquement d'après le hasard des circonstances ? (Charrière : VIII, 556–557)

Traduire *Nature and Art* avec Isabelle de Géliou dans le cadre de ses leçons d'anglais signifie pour Isabelle de Charrière contribuer pratiquement à des Lumières utiles auprès de la jeune fille et de leurs lecteurs. Et pour la pédagogue qu'elle est, c'est-à-dire, selon ses propres termes, un « *teaching devil* » (Charrière : V, 313), faire traduire les aventures d'Hanna Primrose par son élève assure la transmission de femme à femme d'un éthos alors indicible et voué à rester longtemps invisible : celui de femme des Lumières.

Bibliographie

- BÉRENGUIER, Nadine, « Entre constat et prescription : les hésitations pédagogiques d'Isabelle de Charrière », in Suzan van Dijk & Valérie Cossy & Monique Moser-Verrey et al. (éds.), *Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière, Education, Creation, Reception*, Amsterdam, Rodopi, 2006, pp. 85–102.
- CHARRIÈRE, Isabelle de, *Œuvres complètes*, Amsterdam, G. A. van Oorschot, 10 vol., 1979–1984.
- COSSY, Valérie, « Une égalité particulière : Rousseau et les incohérences de la domination masculine selon Isabelle de Charrière », in *Cahiers Isabelle de Charrière/Belle de Zuylen Papers*, 2012, n° 7, pp. 13–26.
- *Jane Austen in Switzerland, A Study of the Early French Translations*, Geneva, Slatkine, 2006.
- « Isabelle de Charrière et les Jacobins anglais », in *Isabelle de Charrière, Proceedings of the International Conference Held at Yale University in April 2002*, Vincent Giroud & Janet Whatley (eds.), New Haven, Yale University Library, 2004, pp. 101–113.
- « *Nature & Art* d'Elizabeth Inchbald dans la *Bibliothèque Britannique* et dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière (1796–1797) », in *Annales Benjamin Constant*, n° 18–19, 1996, pp. 73–89.
- COURTNEY, Cecil P., *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen), A Biography*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993.
- GODET, Philippe, *Madame de Charrière et ses amis*, 2 tomes en 1 volume, Genève, Slatkine Reprints, 1973 [1906].

HESSE, Carla, « The Ethics of Unequals », in *The Other Enlightenment, How French Women Became Modern*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2001, pp. 104–129.

INCHBALD, Elizabeth, *Nature and Art*, with an Introduction by Jonathan Wordsworth, Oxford and New York, Woodstock Books, 1994 [1796].

– *La Nature et l'Art*, 2 vol. in-18, traduit par Jacques-Marie Deschamps, Genève, J. J. Paschoud, 1797.

– *La Nature et l'Art*, Roman, par Mistriss Inchbald, auteur de *Simple Histoire*; nouvelle traduction, par Mlle de G*** et Mme de C*** [avril-mai 1797].

– « *Nature and Art, La Nature & l'Art*, En deux volume in-12°, par Mad. INCHBALD [...] », in *Bibliothèque Britannique*, « Littérature », vol. 2, n° 2, juin 1796, pp. 253–266.

KELLY, Gary, *The English Jacobin Novel 1780–1805*, Oxford, Clarendon Press, 1976.

MOSER-VERREY, Monique, « Enjeux esthétiques de la collaboration d'Isabelle de Charrière avec L. F. Huber », in Vincent Giroud & Janet Whatley (eds.), *Isabelle de Charrière, Proceedings of the International Conference Held at Yale University in April 2002*, New Haven, Yale University Library, 2004, pp. 69–86.

PICTET, Edmond, *Biographie, travaux et correspondance diplomatique de C. Pictet de Rochemont député de Genève auprès du Congrès de Vienne, 1814, (envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Suisse à Paris et à Turin, 1815 et 1816) 1755–1824*, Genève, Georg, 1892.

PICTET DE ROCHEMONT, Charles, « Coup-d'œil sur la littérature anglaise », in *Bibliothèque universelle*, « Littérature », vol. 1, n° 1, janvier 1816, pp. 1–16.

TROUSSON, Raymond, *Isabelle de Charrière, Un destin de femme au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1994.